

L'Hostie qui guérit

M. Jon Svenson raconte, dans ses Souvenirs de ma vie missionnaire au Danemark, une touchante anecdote que nous sommes heureux de reproduire ici, à la gloire de la divine Eucharistie. Puisse ce simple récit inspirer à tous nos lecteurs un plus grand amour envers Jésus-Christ et un plus grand désir de le recevoir dans la sainte Communion.

Le facteur, un jour, m'apporta de Copenhague une lettre d'un confrère, ainsi conçue :

Il y a en ce moment dans la région d'Overvinge une bonne vieille fermière d'environ soixante-dix ans qui se meurt. C'est la seule catholique de l'endroit. Elle habite chez son fils, qui est marié et qui exploite une petite ferme isolée. Bien qu'il soit protestant, ainsi que sa femme et ses enfants, il m'écrit à l'instant pour me demander de venir au plus vite donner les derniers sacrements à sa mère, qui ne voudrait pas mourir sans le prêtre.

Ne pourriez-vous pas, avec votre bicyclette, aller à ma place la préparer à la mort ? Il est vrai que cela vous prendrait une journée entière. Mais je vous en serais très reconnaissant, surtout si vous pouviez le faire dès demain. Bien vôtre.

P. DE GEYR.

Comme j'avais un long chemin à faire, je partis de grand matin, et j'arrivai, un peu avant midi, à la petite ferme, située au milieu des vastes et fertiles campagnes qui s'étendent au sud de l'île de Seeland...

La pauvre agonisante me fit une bien pénible impression. Elle avait le visage violacé, bleuâtre, beaucoup de peine à respirer, et elle s'agitait continuellement.

Je m'approchai tout près d'elle et la saluai.

Elle me fit un petit signe de tête, mais ne put prononcer un seul mot.

Je me penchai sur elle et eus la surprise de l'entendre dire avec beaucoup de peine, mais assez nettement :

— Je voudrais me confesser.

Je demandai qu'on me laissât seul près du lit pour parler quelques instants avec la malade.

Et elle se confessa aussi bien que sa faiblesse le lui permettait...

Quand j'eus terminé les prières, je me levai, et, tourné vers la mourante, je prononçai lentement les paroles liturgiques ; puis, tenant la sainte Hostie, je m'approchai du lit, au milieu de soupirs, de sanglots et de prières dites à mi-voix.

Avec beaucoup de peine la bonne grand'mère entr'ouvrit la bouche pour recevoir le Pain des anges. Son visage était toujours celui d'une mourante, couvert de sueur et de cette teinte violacée et bleuâtre qui m'avait tant frappé dès le seuil de la chambre.

Elle referma les lèvres, mais cette fois avec l'expression d'un bonheur profond.

Je la quittai pour retourner vers la petite table, où, d'après les règles liturgiques, je devais me purifier les doigts.

Je le commençais à peine, quand tout à coup, à ma grande stupeur, s'éleva une voix très forte et que je n'avais pas encore entendue depuis que j'étais là.

Ce n'était pas la voix du fermier, ni celle de la fermière, ni la voix d'aucun des enfants.

— Mon Père ! mon Père ! répétait cette voix.

Je me retournai pour voir d'où s'élevait ce timbre étrange.

La petite assistance se trouvait encore à genoux, mais toutes les têtes étaient tournées vers le lit de la mourante.

C'était de ce côté que venait la voix !

— Mon Père ! mon Père !

Cette fois, mes regards allèrent aussi se fixer sur le lit...

Et que vis-je !

En quelques secondes, un changement radical s'était opéré là-bas.

La mourante au teint plombé avait disparu.

Dans le lit, à sa place, je voyais une femme âgée, assise sur son séant : elle était tournée de mon côté et me regardait en souriant. Les traits étaient fermes, et sur les joues et sur tout le visage on voyait briller les couleurs d'une parfaite santé.

Sur le premier moment, je me demandais si ce n'était pas là un rêve.

— Mon Père, continuait la bonne vieille femme — car c'était bien la mourante de tout à l'heure, — mon Père, je suis guérie !

Son fils, la fermière, les enfants et moi, nous nous précipitâmes tous à la fois vers elle.

Je m'approchai tout près d'elle et considérai avec stupéfaction ce visage complètement changé.

— Mon Père, je me sens tout à fait guérie.

— Mais comment cela s'est-il fait ? demandai-je.

— Je ne le sais pas, mon Père ; mais juste au moment où la sainte Hostie a touché ma langue, je me suis sentie complètement guérie.

La bonne vieille me saisit le mains et me dit encore :

— Mon Père, c'est Notre-Seigneur qui m'a guérie.

— Je crois que vous avez raison, approuvai-je.

Je proposai alors à toute la famille de dire ensemble les prières d'action de grâces après la sainte communion.

On se remit à genoux.

Cette fois, la voix de la malade guérie dominait toutes les autres.

Quand nous eûmes fini, elle demanda de nouveau de pouvoir se lever.